

## Mourir à Cali... hi ! hi !

Pierre Pinoncelli

Number 85, Fall 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45934ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Éditions Intervention

### ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Pinoncelli, P. (2003). Mourir à Cali... hi ! hi ! *Inter*, (85), 60–62.

On doit se souvenir de certaines actions de Pierre PINONCELLI, par exemple lorsqu'il a pissé dans l'urinoir de DUCHAMP puis l'a attaqué à coups de marteau. *Inter* avait publié l'essentiel à ce propos dans le numéro spécial *Art et destruction/destruction de l'art* il y a deux ans.

Cette fois-ci, PINONCELLI s'est amputé le bout du petit doigt, en Colombie, lors d'une action performative, en rapport avec Ingrid BETANCOURT. C'est cette histoire que nous raconte PINONCELLI, à partir d'une auto-entrevue.

Dans une dépêche publiée dans le journal *Le Monde* du 5 avril 2003, on fait mention du nombre d'enlèvements et/ou d'attentats commis en Colombie : « Colombie : près de 27 000 assassinats, 2700 enlèvements et 862 attentats ont été commis en moyenne chaque année en Colombie entre 1996 et 2002, selon un rapport officiel publié par le département national de planification, à Bogota, jeudi. Les enlèvements ont augmenté de 85,7 %, avec une pointe à 3706 en 2000. Le nombre des attentats, pendant ces sept années, s'est élevé à 6038, avec un maximum de 1171 en 2002, 60 % de ce total étant attribué par les autorités aux Forces armées révolutionnaires de Colombie (FARC, Marxiste) et à l'Armée de libération nationale (ELN). » - (AFP)

*Inter, art actuel* relate les faits, de la bouche de son protagoniste.

RM\_NDLR

MORDECAÏ Il y a huit mois à peine, vous reveniez – vivant, mais pas « entier » – du 5<sup>e</sup> festival de performance de Cali, organisé par Helena Produccionès de Wilson DIAZ, du 4 au 8 juin 2002...

... votre performance au Musée La Tertulia avait secoué toute la Colombie, puisque – après diverses métamorphoses (en zombie, en homme-couleurs, en loup, en homme-sandwich, en fantôme, etc.) et divers gestes (hurler à la mort, lâcher une colombe pour la paix, brandir la dernière photo d'Ingrid BETANCOURT libre, bomber FARC sur un mur du Musée), le visage peint aux couleurs du drapeau colombien et une croix blanche de rituel sur le front – vous vous êtes coupé un doigt à la hache à l'intérieur du Musée, devant une foule énorme et dans une ambiance de corrida, et avez longuement aspergé de votre sang les lettres FARC... avant d'utiliser le doigt coupé comme pinceau pour peindre un cœur de sang sur votre chemise blanche, l'avaler puis le revomir sur un mouchoir à vos initiales, et finalement le déposer dans un bocal de formol, après avoir déclaré offrir ce doigt comme œuvre d'art au Musée La Tertulia et à son conservateur Miguel GONZÁLEZ... et vous vous êtes ensuite laissé transporter dans une clinique de Cali pour soigner votre main mutilée...

dès le lendemain, en Colombie, ça a été le déferlement médiatique (télé, radios, journaux) à propos de votre acte... avec notamment cet entretien en duplex au journal télévisé avec la propre mère d'Ingrid BETANCOURT, Yolanda PULECIO, et son appel public aux FARC pour qu'ils relâchent Ingrid... et aussi votre violente apostrophe sur Radio-Caracol au chef des FARC lui-même, Manuel MARLANDA (le légendaire *tirofijo*)... et puis les menaces d'enlèvement par les guérilleros du FARC... et enfin votre rapatriement en urgence sous protection de l'Ambassade de France à Bogota... cette performance, à tous points de vue (politique, artistique, physique et médiatique), est vraiment synonyme d'Excès...

PINONCELLI vous trouvez ? par rapport à la violence qui règne chaque seconde en Colombie, un doigt, qu'est-ce que c'est ? et puis mon geste n'a servi à rien, de toute façon, puisque Ingrid n'a pas été libérée... c'est cette inutilité qui fait la crédibilité de mon action, d'ailleurs, car je ne crois pas à la crédibilité du sang, bien sûr... le sang n'a jamais rien prouvé, hormis la bêtise de ceux qui le versent... le triste, c'est quand ils font mourir des innocents avec eux...

MORDECAÏ le sang est pourtant un liquide héroïque, non ? celui qui fabrique les héros et les martyrs, en principe...

PINONCELLI peut-être à l'époque des révolutions populaires et des combats à l'arme blanche... maintenant – avec ces attentats presque journaliers de terroristes ou de kamikazes – le sang est juste du gros rouge qui tache... un liquide à la mode et bon marché qui fait le succès des journaux télévisés... un kil de rouge vaut plus cher qu'un kil de sang, en Israël ou en Tchétchénie, de nos jours... et bientôt en Irak...

MORDECAÏ et le sang du Christ ?

PINONCELLI dans l'histoire de l'humanité, c'est sans doute le sang qui a mis le plus longtemps à sécher... beaucoup plus longtemps que les règles de Marie-Madeleine, en tout cas... mais c'était quand même un mauvais exemple pour les hommes, cette mort publique et violente d'un dieu exhibitionniste et juif, de surcroît... heureusement, ça a été un cas isolé... maintenant, on trouve des milliers de crétins, prêts à verser leur sang pour une cause, persuadés que c'est le sang versé pour cette cause qui la rendra juste... ah ! ah ! ah ! ils meurent pour rien, les débilés... et tous les enfers et tous les paradis ne savent plus où les mettre, ces demeurés...

MORDECAÏ artistiquement, votre geste n'a pas servi à rien, en tout cas, puisque votre morceau de doigt est maintenant conservé et exposé au Musée d'art moderne La Tertulia comme œuvre d'art... vous êtes donc le seul artiste (vivant ou mort) dont une partie du corps est ainsi muséifiée... c'est quand même « quelque chose », non ?

PINONCELLI comme un acte digne de figurer dans *Le livre des records* de Guinness ? ah ! ah ! mais si on considère le côté *ready-made* organique du doigt coupé, ça devient sans doute valable... par rapport à DUCHAMP, au moins... un doigt humain... à côté d'un urinoir, d'un porte-bouteille, d'une pelle à neige ou d'une roue de bicyclette... ça pourrait constituer un nouveau bestiaire humanoïde pour changer un peu des objets...

MORDECAÏ pour quelles raisons, cette invitation ?

PINONCELLI d'après les organisateurs, à cause de mes actes radicaux... les « radicaux libres » ?... ah ! ah ! l'attentat MALRAUX, le *hold-up* de la Société Générale avec un canon scié, la casse de l'urinoir de DUCHAMP, la brûlure au fer rouge sur le visage, au retour de Nice-Pékin à bicyclette, l'oreille arrachée par un taureau en Camargue, etc. et puis à cause de l'antériorité de ces actions, leur caractère « historique » (accomplies au début des années soixante), leur étalement dans le temps... près de quarante années...

si on veut, par rapport à tous ceux – les actionnistes viennois, le groupe Gutaï, les situationnistes, les Jean-Jacques LEBEL et autres – qui se sont arrêtés à la fin des années soixante, justement.

MORDECAÏ vous pourriez faire vôtre, en somme, la devise des pneus Michelin, « les plus belles performances sont celles qui durent » !!!

PINONCELLI ah ! ah ! ah ! tout le contraire, en tout cas, de la réaction d'Hervé GAUVILLE en 1995, refusant – dans *Libération* – un reportage sur mon acte de rue *Diogène* (nu dans son tonneau, rue de la République, à Lyon), juste parce que j'avais tenu – en souvenir des années soixante, justement – à appeler cette action un *happening* et que ça lui avait donc paru « ringard » (*sic* !), à ce crétin... ringard, je vous demande un peu, alors qu'aujourd'hui, ce genre d'action est toujours d'avant-garde... sauf que ça s'appelle *performance* et non *happening*...

MORDECAÏ cette invitation à Cali, fin janvier 2002, a été bien ressentie par vous ?

PINONCELLI plutôt mal, en fait, ah ! ah !... d'abord, la situation désastreuse en Colombie avec la prochaine élection présidentielle (début juin 2002), les enlèvements, les assassinats, la guérilla, les narco-terroristes... ensuite, les pressions de ma famille et du gouvernement français (j'ai eu deux appels du ministère des Affaires étrangères) pour que je n'aie pas là-bas... et mes propres scrupules, enfin... de quel droit – en tant qu'artiste occidental « nanti » (!?) – venir faire son petit numéro artistique dans un pays en proie à la guerre, aux malheurs et à la précarité physique et morale de la population ?

MORDECAÏ les organisateurs vous avaient dit vouloir du « concret », non ?... pas de la « représentation » ni du « spectacle », en tout cas...

PINONCELLI oui, mais qu'entendaient-ils par là, dans un pays où le véritable « concret », c'est le meurtre, la drogue et les enlèvements ?

MORDECAÏ prendre un fusil, peut-être, en tant qu'« artiste engagé » – malgré lui, hi ! hi ! – et au nom du principe de « réalité » ?

PINONCELLI ça se discute... ce n'était pas ma guerre, de toute façon... et puis, l'art, n'est-ce pas au contraire la poésie, la magie, « l'irréalité » ? j'avais donné mon accord pour venir à Cali, mais je n'arrivais pas à trouver quel genre de performance j'allais accomplir... je savais seu-

lement ce que je ne voulais pas faire : une action esthétique et tranquille, spectaculaire et occidentale... j'ai perdu toute confiance en l'homme occidental, encore vertical – mais pour combien de temps ? – avant de redevenir quadrupède... l'époque de la régression de l'espèce dite « humaine » a déjà commencé, camarade...

le 23 février 2002 – à San Vicente del Caguán, à l'extrémité de la zone neutre accordée aux FARC par Andrés PASTRANA, le président sortant – Ingrid BETANCOURT a été enlevée par la guérilla marxiste avec sa directrice de campagne présidentielle, Clara ROJAS... cet enlèvement a fait beaucoup de bruit dans le monde, en France, surtout, puisque Ingrid BETANCOURT a la double nationalité colombienne et française... j'ai aussitôt eu l'idée de faire de ma performance un hommage à son courage et à sa lutte contre la corruption en Colombie...

MORDECAÏ vous avez tout de suite pensé à cet acte de mutilation ?

PINONCELLI non... je savais juste que je désirais accomplir quelque chose de violent... oui, une sorte d'action sauvage, au diapason de la barbarie régnant en Colombie... le 15 mars 2002, la sénateur libérale Martha CATALINA DANIELS venait d'être assassinée, alors qu'elle était partie, sans escorte, négocier la liberté de deux otages avec la guérilla... et le 16 mars, c'est Mgr Isaias DUARTE, l'archevêque de Cali, qui était abattu à coups de revolver, à la sortie de l'église du Bon Pasteur, un quartier pauvre de la ville, par deux jeunes tueurs à gages – des *siqueiros* – à la solde des narcotrafiquants...

j'ai pensé tout à coup à ce film de gangsters où Robert MITCHUM, au Japon, se coupe le petit doigt, en dette d'honneur envers un *yakusa*, ah !... ça a été comme un *flash*, dans le silence et l'obscurité de la tombe, ah ! ah !

enfin, j'avais trouvé mon action pour le festival de Cali... et j'étais heureux que ça vienne de la fiction... oui, le cinéma... et non d'une quelconque réalité... de la rue ou du marché...

j'étais heureux, d'accord, mais, dès cette décision prise, il faut se faire à l'idée que – dans un laps de temps donné – on se retrouvera avec une hache à la main pour se trancher un doigt, ah ! ah ! et que cette pensée ne va pas vous quitter jusqu'à réalisation, ce n'est pas évident, maman...

en ce qui concerne la performance de Cali, je n'avais plus qu'à mettre noir sur blanc le canevas général de l'acte, en sachant bien qu'on improvisera, sur place, avec de nouvelles idées suggérées par la reconnaissance des lieux où se déroulera la performance...

MORDECAÏ comment était l'ambiance ?

PINONCELLI décontractée... à la sud-américaine... mais prudente, en ce qui me concerne... je n'ai jamais évolué seul dans la rue ou un lieu public... j'avais toujours une garde rapprochée de trois à quatre personnes autour de moi... à cause du risque permanent de *kidnapping* en Colombie...

MORDECAÏ comment se déroulaient les journées ?

PINONCELLI on se levait tard... beaucoup de gens du festival passaient à la maison des STROHBACH, un peu le quartier général d'Helena Produccionès... à midi, on se retrouvait tous dans un restaurant genre *hacienda* du Barrio Granada El Solar... l'après-midi, chacun préparait sa performance du samedi 8 juin... on traversait la ville à pied pour aller voir d'autres artistes... on a tous assisté à la fête du *Corazon* de Jésus, sur la Plazaleta de San Francisco, avec

un poster géant de 12 m de Jésus, montrant son cœur sanguinolent à la foule, avec des centaines de petits écoliers en uniforme marine et bleu ciel... on restait beaucoup au Musée La Tertulia, on allait aux expositions et aux conférences programmées du festival, avant de retourner, le soir, à La Casa Azul, un restaurant branché où Helena Produccionès avait table ouverte pour ses artistes invités... et après, chaque nuit, il y avait un party chez un artiste, un particulier, ou à la Casa Blanca, la maison des artistes de Cali... ambiance électrique de *fiesta* sud-américaine... c'était très chaud, parfois... surtout autour de moi, chacun voulant discuter avec le *gringo français*.

MORDECAÏ vous faisiez un peu l'attraction, l'ami...

PINONCELLI à l'une des parties, Pancho LOPEZ m'offre un superbe foulard en coton du Mexique... il doit repartir demain matin pour Mexico et m'interroge sur le thème de la performance... je lui dévoile le geste du doigt... il a un choc et me raconte alors l'histoire de CHEN-KI, cet artiste chinois qui - à 18 ans, en protestation contre la répression gouvernementale - s'était coupé un doigt avec un couteau de cuisine, puis avait quitté la Chine à jamais... l'histoire me touche beaucoup, évidemment...

MORDECAÏ le lieu convenait bien au scénario de votre performance ?

PINONCELLI super bien... surtout avec l'atelier d'enfants, sur la hauteur, pour entreposer mes affaires et enfiler mes oripeaux de « représentation »... et, aussi cette rampe en béton qui descend jusqu'à l'amphithéâtre en plein air, juste au-dessous... l'endroit rêvé pour le côté « spectacle » de mon action... comme si, depuis le premier jour, ce décor avait été construit dans l'attente de ma performance... j'ai pu répéter plusieurs fois - sur place et en temps réel - les principales parties de l'action... et faire placer les éclairages nécessaires, puisqu'elle était prévue à la tombée de la nuit, en clôture du festival...

j'avais remis ma liste à Wilson DIAZ : une canne, une hache très aiguisée, un gros billot de bois, un grand flacon de formol, de l'alcool, du coton, des pansements, une cage de fer avec une colombe blanche vivante à l'intérieur et une bombe de peinture noire... Helena Produccionès s'est occupé de tout...

Helena Produccionès avait son propre photographe (Léonardo) pour couvrir le festival, mais j'ai appelé l'A.F.P. à Bogota, et ils ont aussitôt averti Mauricio DUENAS, leur photographe, et Jacqueline, leur correspondante à Cali...

MORDECAÏ et c'est le jour J ?

PINONCELLI et on se retrouve seul, le soir de la performance, dans l'atelier d'enfants, avec ses tenues de scène enfilées les unes sur les autres... gros bonhomme de cirque prêt pour ses métamorphoses successives... Wilson DIAZ entre...

lorsqu'il tourne le dos au public pour se diriger vers la colombe immobile et qui semble l'attendre, on dirait qu'il marche à reculons...

murmures dans le public : le spectre blanc porte dans le dos : « Paix en Colombie ! », en grosses lettres à bombe rouge... il lève les deux bras vers la colombe... image magique où l'oiseau contemple ces deux mains tendues vers lui, avant de prendre son vol dans la nuit de Colombie, allant rejoindre le paradis de tous les volatiles blancs offerts en vain pour la paix sur la terre aux hommes de bonne volonté, olé !

L'ombre ramasse les habits épars sur le sol, avant d'extraire du sac un long rouleau blanc et le tendre au fantôme... ce dernier le déplie... c'est un poster couleur d'Ingrid BETANCOURT portant le célèbre T-shirt - jaune avec « Nueva Colombia » en bleu sur la poitrine - de son parti Oxygène...

le poster devant lui à bout de bras, le spectre porteur de paix quitte le théâtre et marche sur la longue esplanade menant au Musée d'art moderne... elle est noire de monde, et le public du théâtre l'a suivi...

descente du long escalier vers l'immense salle d'exposition souterraine du Musée La Tertulia, complètement vidée de ses œuvres pour ma performance... les murs blancs évoquent l'hôpital psychiatrique... au fond de la salle, de larges marches en grès rose délimitent un espace en creux d'une dizaine de mètres carrés... une sorte de fosse aux serpents où brille - sous un gros projecteur de lumière blanche de salle d'opération - un énorme billot de bois brut, avec une hache plantée au milieu... le projecteur est le seul éclairage de la pièce... ça ressemble à l'installation sinistre d'un mauvais artiste conceptuel, c'est-à-dire fâcheusement porté sur le grand guignol, hi ! hi !

MORDECAÏ le décor est en place... pour les mécanismes d'une dramaturgie annoncée...

PINONCELLI le public semble hypnotisé par la vue de la hache sur le billot... comme s'il ne manquait plus que le bourreau...

MORDECAÏ tout le monde attend le sang à la une, maintenant...

PINONCELLI murmures dans la foule, tout à coup... la main droite de l'homme blanc a bougé vers la hache... il l'extrait du billot d'un coup sec et l'élève au-dessus de sa tête pour la présenter au public... exactement comme il l'avait procédé avec la colombe, tout à l'heure, dans le théâtre en plein air... sauf qu'il s'agit, cette fois, d'un oiseau plutôt mécanique et sans plumes... lame étincelante et manche recourbé avec gaine caoutchoutée antiglisse... jolie arme idéale pour les petites décapitations entre amis...

MORDECAÏ y a intérêt, quand on est son propre bourreau... même si on ne va décapiter qu'un doigt !

l'homme sanglant replante la hache dans le billot... il ramasse l'organe sectionné à la deuxième phalange et se dessine un cœur de sang sur la poitrine... on dirait qu'il écrit à la craie rouge sur un tableau blanc... une histoire de corps en morceaux pour des écoliers attardés et un peu débiles, peut-être même des handicapés moteurs ou à voile...

immobile, maintenant, l'homme de pourpre salue la foule - la main mutilée qui pisse le sang au-dessus de sa tête - comme un gladiateur blessé montrant son moignon sanglant au peuple de Rome... déferlante d'applaudissements et de huées mélangées...

l'homme vermillon sort de sa poche un mouchoir en fil blanc brodé à ses initiales, le dispose sur le billot et pose le doigt coupé au milieu... il ressemble à un bout de porcelaine cassée avant son recollage...

l'homme au sang - comme le canard, ah ! ah ! - prend la bouteille d'alcool et la verse sur la main mutilée... le sang continue de gicler comme d'un tonneau percé... c'est le tonneau des Danaïdes... MORDECAÏ voilà du bon sang versé pour la Patrie... la Patrie de l'art, bien sûr...

PINONCELLI l'homme couleur d'orange sanguine saisit la bombe d'aérosol et va écrire FARC sur le mur blanc et vide derrière lui... immense sigle noir et menaçant comme un oiseau de malheur...

MORDECAÏ FARC... le sigle redouté dans toute la Colombie... silence de mort dans le public...

PINONCELLI alors, pendant de longues minutes - avec de grands gestes de l'avant-bras comme des coups de karaté - il asperge de son sang le sigle des guérilleros marxistes qui terrorisent le pays... 17 000 hommes et femmes - armés jusqu'aux dents avec l'argent de la drogue - qui détoussent, assassinent et kidnappent des milliers d'innocents au nom des idéaux soi-disant révolutionnaires de justice et d'égalité...

MORDECAÏ cette opinion est à reconstruire complètement... mais c'était une folie, oui, de s'en prendre aux FARC dans leur propre pays... et, encore plus, à Cali, sanctuaire des cartels de la drogue et haut lieu de crimes organisés... beaucoup de gens y ont laissé leur peau pour moins que ça, ici, l'ami...

PINONCELLI murmures de stupeur et d'incrédulité... puis clameurs pour ou contre... sifflets et applaudissements devant le *dripping* à la POLLOCK d'un artiste fou qui peindrait avec son sang une œuvre politique : ces grandes lettres noires maculées de sang frais...

l'homme rouge serviette hygiénique revient vers le billot pour saluer à nouveau la foule, hilare et la main mutilée levée au-dessus de sa tête... nouvelle vague de vociférations favorables ou hostiles...



Photos : Internet.

il va me suivre tout au long du spectacle... ombre énigmatique avec un grand sac de sport pour ramasser à mesure mes habits abandonnés... sorte de garde du corps silencieux... il porte aussi, au début, un objet volumineux caché sous un drap noir...

l'habit multicolore et le masque sanglant volent dans la nuit mauve de Cali... un fantôme immaculé apparaît, avec une tête de mort couleur d'albâtre et « Ingrid B. » en lettres rouges sur la poitrine... quelques secondes immobile, au garde-à-vous... puis l'ombre lui apporte le gros objet inconnu... il enlève le drap noir : cage en métal avec une colombe blanche... le fantôme couleur de neige la prend et la présente au public - les bras tendus au-dessus de la tête - comme une grosse hostie à plumes... puis il la lance vers la foule... l'oiseau de paix s'élève très haut au-dessus des gradins et revient se poser sur le mur, au fond de l'amphithéâtre... le spectre blanc, face au public, enlève son masque de mort... masque identique en dessous... et l'accroche à l'arrière de sa tête... ça lui fait un double visage - un devant, un derrière - si bien que,

les gens ne peuvent plus se contenir et libèrent leur angoisse, tout à coup... des cris, des injures, des supplications, des sifflets volent vers l'homme blanc penché au-dessus du billot... « Arrêtez ! », « c'est de la folie ! », « Non ! », « Ne le faites pas ! », « c'est de la barbarie ! », « Stop ! », « ça suffit ! », « assez de boucherie ! », etc. un véritable charivari, un tumulte indescriptible...

sans un mot, sans une grimace d'appréhension, comme étranger à sa propre histoire, à son petit drame personnel, seulement concentré sur son doigt, l'homme blanc abat la hache d'un coup sec... et puis, aussitôt, un deuxième coup - la foule hurle - car le doigt ne s'est pas complètement détaché au premier... cette fois, l'organe est par terre, comme une sorte de gros vers trapu et guère translucide, et le sang se met à gicler sous la pression artérielle... la foule hurle toujours, trépigne, pleure, plusieurs femmes s'évanouissent... l'homme blanc commence à être tout rouge, maintenant...

la performance tourne à l'hystérie des grands combats de boxe, quand la foule a senti l'odeur du sang et des larmes...

l'homme couleur d'orange amère prend délicatement le morceau de doigt coupé sur le mouchoir brodé et le met dans sa bouche... grimaces de déglutition pénible, presque d'étouffement, et les yeux un peu exorbités... puis, visage lisse et corps immobile, à nouveau... il semble avoir avalé le doigt... silence stupéfait, puis cris de dégoût dans le public...

ce public qui s'insurge pour l'absorption d'un malheureux bout de doigt humain et qui ne s'indigne pas de voir des prêtres bouffer du corps de dieu tous les jours à la messe... ça les fait péter, d'ailleurs... normal, comme la vache, l'homme n'est pas fait pour manger de la barbaque... de la viande de dieu, surtout... c'est indigeste et nuisible pour l'âme et pour l'esprit... et ça fait la vache fou et l'homme folle, d'ailleurs...

l'homme écarlate ramasse le grand flacon de liquide incolore, le met sur le billot, dévisse le cou-

vercle, et y dépose le doigt coupé qui va se poser au fond, avec des petites bulles d'air et une traînée rose...

MORDECAÏ ça se nourrit, un organe coupé, au fond d'un bocal de formol ?

PINONCELLI l'homme bloody-mary soulève maintenant le bocal et le présente au public à bout de bras, comme le ciboire en verre d'une religion oubliée... et il s'adresse à la foule à nouveau silencieuse... il parle fort, très lentement, et en espagnol... sa voix a des odeurs de courges et de rutabagas, mais peut-être la langue étrangère... « je voudrais offrir cet objet – en tant qu'œuvre d'art conceptuelle et corporelle, à la fois – au Musée d'art moderne La Tertulia et à son sympathique conservateur Miguel GONZÁLEZ – qui a bien voulu mettre à ma disposition si gentiment cette salle de son musée – pour que, après mon retour en France, il reste un petit morceau de mon corps en Colombie. »

la foule applaudit comme un seul homme, cette fois, et fait un triomphe à l'homme couleur groseille, et au visage peint aux couleurs colombiennes, qui repose le bocal-œuvre d'art sur le billot... et la foule contemple, émerveillée – hi ! hi ! – l'œuvre fétichiste, le *ready-made* aidé, la sculpture organique, le reliquaire sacrificiel, le spectacle unique au monde d'un bout de corps d'artiste encore vivant conservé et exposé dans un musée comme une œuvre d'art, hurra !

le serveur lui apporte le coton, les gazes et les bandes... et l'homme blessé se confectionne, vite fait, un énorme pansement blanc qui ressemble à un gant de boxe... puis il salue la foule, poing droit levé au-dessus de sa tête... « fasciste ! » hurlent quelques spectateurs mal intentionnés...

sourire de l'homme mutilé... c'était une erreur de main ; il lève cette fois – comme un boxeur vainqueur de la Mort par K.-O. – son poing gauche tout blanc et déjà devenu rouge... et il hurle (réminiscent probable de la fameuse formule de De Gaulle en faveur du Québec) : « Vive la Colombie libre ! »... puis, un peu moins fort : « Vive la paix en Colombie ! »... *standing ovation* pour les gens assis sur les marches autour de la fosse et trépinements de joie pour les autres... le public est maintenant acquis à la cause juste du performeur étranger...

pas encore... le *gringo* avec la croix sur le front se dirige lentement vers la petite pièce d'où il a surgi, tout à l'heure... le serveur le suit, après avoir ramassé l'attirail de soins et l'œuvre en bocal... l'œuvre de chair, en somme... le projecteur est resté allumé au-dessus du billot, de la hache ensanglantée, et de la grosse flaque rouge sur le sol...

MORDECAÏ déchets humanitaires d'une mort annoncée... le décès d'un petit doigt français... mais les organes coupés ont-ils encore une nationalité ?

PINONCELLI l'*homo lupus* traverse lentement la foule... de temps en temps il disparaît, quand il marche à quatre pattes... il va se placer debout devant le billot, face au public... le projecteur ne l'a pas lâché une seconde... celui qui est redevenu une ombre l'a suivi tout le temps...

MORDECAÏ l'attente de l'innommable... quand le silence devient tout à coup insupportable...

PINONCELLI et soudain – comme un voile en coton qui se déchire d'un coup dans le silence obscur d'une sacristie de campagne – un long sanglot s'échappe de sa gueule risible... une plainte un peu base et spasmodique au début, qui se transforme presque aussitôt en hurlement suraigu – et en continu – qui liquéfie le sang des spectateurs... oui, une stridence inconnue – à la fois effrayante et désespérée, remontant aux premiers âges – qui peut évoquer, à la rigueur, les plaintes sinistres des loups-garous des Andes, quand ils s'accouplent avec les louves fantômes du Machu Picchu... les grandes femelles blanches aux règles vertes et aux yeux bleus... émotion incroyable du public... plusieurs personnes éclatent en sanglots ou ont une crise de nerfs... le projecteur disjoncte, tout à coup, avec un bruit d'objet blessé...

le hurlement fou dure près d'une dizaine de minutes, avec le même paroxysme... c'est presque intolérable – surtout dans l'obscurité – mais personne ne bouge, pétrifié, comme si le son sauvage paralysait leur cerveau dans un cercle névrotique...

quand la lumière revient, au-dessus du billot, le corps de l'homme-loup gît – bras en croix et masque révolté – sur le sol maculé de sang de la mutilation...

quatre personnes évacuent la bête – les pieds devant – vers la petite pièce, en le tirant par les pattes... l'ombre les suit en silence et le projecteur est fixé sur eux... bruissement du corps de l'homme-loup sur le carrelage lisse de La Tertulia, comme un rêve un peu improbable qui disparaît déjà de la vie de la mémoire des hommes...

PINONCELLI les gens sont encore sous le choc... ils restent, comme hébétés...

MORDECAÏ personne n'a applaudi la sortie de l'artiste ? c'était quand même du « spectacle », non ?

PINONCELLI bien sûr, sauf qu'on joue « à la vraie », hein... le sang est du sang, pas du ketchup ou de l'hémoglobine... le sang est peut-être un colorant, mais il authentifie, aussi, dans le cas de cette performance...

les gens ne peuvent se résoudre à quitter la salle maintenant éclairée normalement... ils se contentent les yeux un peu écarquillés, comme s'ils sortaient d'un cauchemar disparu avec l'obscurité... seuls, le billot ensanglanté et les lettres rouges du graffiti FARC prouvent sa réalité... quelqu'un a profité de la confusion – pendant l'évacuation de la bête – pour s'emparer de la bombe et inscrire « = AUG », sur le mur, à la suite de « FARC »... c'est le sigle des milices d'extrême droite, presque plus sauvages encore que les guérilleros marxistes... certains spectateurs s'en aperçoivent et protestent, d'autres applaudissent...

quelques minutes plus tard, le performeur *gringo* ressort, sans masque, juste avec son habit blanc et son gros pansement ensanglanté... une jeune femme – Marcella, d'Helena Produccionés – l'accompagne, avec son mari... le petit groupe traverse l'esplanade noire de monde... les gens s'écartent en silence sur leur passage, les yeux rivés sur la main emmaillotée de sang...

MORDECAÏ et ensuite ? c'est un peu le revers de la performance, n'est-ce pas ?... la douleur, la solitude, la fatigue, la décompression nerveuse, maintenant...

PINONCELLI tout ça fait partie du jeu... et ça n'est pas le moins intéressant, d'ailleurs, si on aime vraiment le jeu... si on joue pour le jeu, en fait, et pas pour gagner...

images fragmentées de film d'aventures... sur le conseil de Wilson DIAZ, taxi pour une clinique privée, car les hôpitaux publics sont pris d'assaut chaque soir, à cause de la violence permanente en Colombie : accidents, attentats, explosions, attaques à main armée, rixes de bar, bagarres de rue, agressions de passants, exécution des escadrons de la mort, etc., etc.

MORDECAÏ c'est quand même extraordinaire, je trouve, de pouvoir vivre des moments pareils... blessé et seul, la nuit, dans une clinique d'une grande ville étrangère, à parler de son art avec un journaliste, après une performance retentissante... même si on n'a personne pour vous tenir la main dans votre souffrance...

PINONCELLI ah ! ah ! on termine l'entretien et le chirurgien arrive... il est déjà au courant et me remercie au nom de la Colombie pour mon geste en faveur d'Ingrid... « où est votre doigt ? » il demande... « dans un bocal », je réponds sans sourcilier. « c'est devenu une œuvre d'art »... « ah bon ? j'adore l'art conceptuel... j'ai fait mes études de médecine à Lyon », il rétorque, imperturbable, en ôtant mon garrot et en appuyant sans prévenir sur le bout du doigt coupé, pour en faire jaillir le sang... on voit bien qu'il a dû en voir d'autres, dans son pays de mort...

la main blessée toujours levée ; premier pansement dans huit jours ; enlever les fils dans quinze jours ; ne pas mouiller le pansement ; surtout, antibiotiques toutes les quatre heures ; cachets analgésiques toutes les huit heures ; *adios gringo* !

MORDECAÏ les politiciens et les narco-terroristes s'engraissent, pendant ce temps... c'est contre cette corruption et cette violence que luttait Ingrid...

PINONCELLI même pas le temps de penser à ma main douloureuse et à mes courbatures... dès six heures du matin, le téléphone a commencé à sonner : des journaux, des radios, des chaînes de télé... tous veulent me rencontrer et m'interviewer à propos de l'acte d'hier... ce dernier a déjà fait le tour du pays, si !

MORDECAÏ on peut dire que votre performance a soulevé l'intérêt de toute la Colombie, l'ami !

PINONCELLI à treize heures – avec toute l'équipe d'Helena Produccionés – on regarde les journaux télévisés... mon acte fait la une de toutes les chaînes... sur l'une d'elles, ils ont fait un montage en duplex avec la mère d'Ingrid et moi, et une photo d'Ingrid entre nous... Yolanda PULECIO en profite

pour lancer un appel solennel aux FARC pour la libération d'Ingrid... c'est assez impressionnant, et les gens d'Helena Produccionés sont ravis pour moi et pour la renommée de leur festival, avec toutes ces retombées nationales de mon action...

dans *El País*, grande photo (d'Aymes ALVAREZ) du pansement en gros plan, sur fond de visage avec mon bandeau « NICE » sur l'œil gauche, et plus petite photo (AFP) avec la hache, juste avant la mutilation... l'article précise bien que je n'ai pas voulu accomplir « un acte tranquille », mais, au contraire, « partager la violence qui règne en Colombie », et que le sang aspergé sur le sigle FARC était un message aux guérilleros marxistes comme quoi « n'importe qui pouvait employer la violence et que celle-ci ne résolvait rien du tout »...

MORDECAÏ ça change, bien sûr, des performances parisiennes... à Beaubourg ou ailleurs... avec champagne, gros chèque et petits fours... ah ! ah !

PINONCELLI le conservateur de La Tertulia, Miguel GONZÁLEZ, déclarait que l'acte, extrêmement émouvant, avait eu un gros impact sur le public, et qu'il le considérait lui-même comme une sorte de catharsis... l'article mentionnait, pour finir, le don de l'organe coupé au Musée La Tertulia et citait mes paroles comme quoi j'avais voulu « laisser un peu de mon corps en Colombie »... un encart, sur le côté, faisait état de quelques performances précédentes en Europe : l'attentat MALRAUX, l'urnoir de DUCHAMP, le voyage Nice-Pékin à bicyclette, l'enterrement dans le Premier cimetière mondial de l'art à Nolléval, près de Rouen...

MORDECAÏ le conservateur de La Tertulia semble jouir d'un gros prestige à Cali...

PINONCELLI deux encarts complétaient l'article... l'un décrivant la performance en détail... l'autre, rapportant les réactions de quelques spectateurs... celle d'Alejandra GUTTIÉREZ, artiste colombienne de performances, rappelait que ma première idée avait été de rencontrer Ingrid chez les FARC, mais qu'ayant réalisé l'impossibilité de la mettre à exécution, j'avais voulu accomplir un acte très violent, en compensation...

MORDECAÏ ce sont de très bons articles, vraiment... et qui traitent du fond, également...

PINONCELLI il y en a eu beaucoup d'autres, cet éditorial d'*El Tiempo*, surtout, du 11 juin 2002, où – après une analyse mettant sur le même niveau d'irresponsabilité la guérilla guévariste de l'ELN et la guérilla marxiste des FARC – mon action était décrite comme un acte de vaillance en hommage et en solidarité avec Ingrid BETANCOURT et en protestation contre la violence et la corruption en Colombie... et l'éditorialiste me suppliait de surseoir à me couper d'autres doigts, comme je l'avais laissé entendre, car les FARC me laisseraient me couper la main sans hésitation... en conclusion, il citait mon geste, en exemple à tous ceux « qui ne lèveraient pas le petit doigt pour les autres », et terminait en affirmant que « si nous n'avons pas le courage de Monsieur PINONCELLI, nous ne devons jamais cesser de lever le doigt pour signaler, accuser, condamner la violence »...

MORDECAÏ vous avez dû être heureux de ces bonnes réactions des médias colombiens...

PINONCELLI Miguel GONZÁLEZ est enchanté... il va disposer tout ce matériel autour du flacon-œuvre d'art, entre un panneau des articles de journaux et des photos de presse, plus deux écrans vidéo en *non-stop* de la performance... ça devrait constituer une pièce choc... l'œuvre unique d'un morceau d'artiste encore vivant conservé et exposé dans le musée où il a été tranché, olé... oui, quelle « installation » !

MORDECAÏ qu'est-ce que la performance vous rapporte ?

PINONCELLI rien... à part des coups, des blessures, des arrestations, des sarcasmes, des procès, des amendes, de la prison, parfois... et une gloire douteuse de « hors-l'art-loi » et de « saltimbanque », puisqu'elle a lieu dans la rue, en général...

MORDECAÏ et encore ?

PINONCELLI pouvoir frayer avec le temps, la chance, l'aventure, le risque, le hasard, la mort, les rutabagas, l'éternité, les pieds-paquets... la Vie, quoi, la vie, camarade...

MORDECAÏ c'est tout ?

PINONCELLI elle me rapportera peut-être aussi ma mort, un jour, qui sait ?... quand j'en aurai assez de vivre et que je désirerai en finir par une action extrême (c'est le mot, puisque je serai alors en « extrémité de vie », hi ! hi !)... mourir... en tant que dernière performance, c'est tentant, non, pour un performeur ? la possibilité commode d'une gloire posthume et trafiquée, et d'une éternité raccourcie, surtout... car on n'a jamais demandé d'être éternel, hein ?... j'aurais simplement voulu être immortel.